

7B

louis

# delluc

par marcel tariol



CINEMA D'AUJOURD'HUI

  
SEGHERS

22

Louis Delluc  
par  
Marcel Tariol

16

150V  
6196  
(30)

DL-26 2 1965 - 03 07 6

Collection dirigée par PIERRE LHERMINIER

*La couverture a été dessinée par JEAN FORTIN*

CINÉMA  
D'AUJOURD'HUI  
**30**

# Louis Delluc

Présentation par Marcel TARIOL  
Choix de textes de Louis DELLUC  
Extraits de scénarios. Documents  
Panorama critique. Témoignages  
Filmographie. Bibliographie  
Documents iconographiques

ÉDITIONS SEGHERS

CINEMA  
D'AUJOURD'HUI  
30

# Louis Delluc

Présentation par Marcel TARDIOT  
Cahier de textes de Louis DELLUC  
Extraits de scénarios, documents  
Textes critiques, témoignages  
Bibliographie, filmographie  
Notes iconographiques



TOUS DROITS DE REPRODUCTION, D'ADAPTATION  
ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.

© 1965 BY PIERRE SECHERS, ÉDITEUR.

A Oscar Cornaz

De tous ceux qui ont laissé un nom dans l'histoire du cinéma, Louis Delluc est peut-être le plus célèbre et cependant le moins connu. Un prix annuel perpétue son nom, les historiens le citent abondamment lorsqu'ils traitent du cinéma des années 1917 à 1924 et se fient à la sûreté de son jugement pour rendre compte des films de cette époque. Quelques-uns de ceux qui l'ont approché savent évoquer sa figure à l'occasion des anniversaires de sa disparition. Mais cette gloire des anniversaires, c'est trop la gloire de la mort, le Panthéon des cinéastes. Et déjà les iconoclastes cherchent dans ce Delluc canonisé une statue à renverser : « l'ennuyeux Delluc », écrivait naguère un « critique » peu informé.

Le vrai Delluc n'est pas ce personnage pour cérémonies officielles qui irrite les méfiants. Ce n'est pas un dieu mais un homme, un homme dont la courte et fiévreuse existence fut riche de projets, d'expériences, d'échecs, de réussites. Car son apparente nonchalance dissimulait une intense puissance de travail, son ironie n'était que la pudeur d'un passionné. Sa sensibilité lui a permis de discerner la modernité du cinéma : s'élevant au-dessus de son époque, il a su dégager la nouveauté du cinéma, dans ses caractères permanents, vrais encore aujourd'hui malgré l'évolution des techniques et des goûts.

Ce Delluc a bien sa place dans une collection consacrée au « cinéma d'aujourd'hui » ; c'est lui que nous voudrions évoquer.

## LA FIÈVRE D'UNE EXISTENCE

**De Cadouin à Paris** • Le 14 octobre 1890, dans le petit village de Cadouin, en Dordogne, Louis-Jean-René Delluc vient au monde<sup>1</sup>. Le père du garçon, originaire d'une vieille famille périgourdine, exerce le métier de pharmacien et, accessoirement, les fonctions d'adjoint au maire. Peut-être rêvait-il ce jour-là que Louis prendrait plus tard sa succession, après les traditionnelles études à Bordeaux. Et, à notre tour, nous pouvons imaginer un Louis Delluc pharmacien à Cadouin, adjoint au maire, ou maire, partageant son temps entre sa boutique, sa famille, ses obligations municipales, de longues rêveries dans la campagne, quelques plaquettes de vers, des traductions de poètes latins. Cette image de la sagesse provinciale s'accorde assez bien avec la sensibilité très secrète de Louis Delluc : des horizons de son enfance, de leur douceur, de leur sérénité, il a, toute sa vie, conservé le souvenir, particulièrement vif dans les heures d'angoisse matérielle, physique ou morale.

Mais ce n'était qu'un souvenir, car, très tôt, le jeune Périgourdin abandonne son terroir. Un père et une mère attentifs à la formation de leur unique fils décident de s'installer à

1. Le 13 septembre 1964, à Cadouin, a été dévoilée une plaque commémorant la naissance de Louis Delluc.

Bordeaux, puis à Paris. A vingt ans, Delluc, le provincial passionné de poésie et d'art dramatique, occupera un poste important à *Comœdia illustré*, excellente tribune pour « se faire un nom » : les rêves du lycéen deviendront réalité, dans le tourbillon de Paris.

Nouvelle incarnation de Rastignac ? On pourrait le croire et voir en Delluc un Méridional ambitieux parti à la conquête de la capitale. Après tout, Delluc est plus méridional que le héros de Balzac et son ambition n'est pas moindre. Mais elle est d'un autre ordre. Louis ne cherche pas à réussir matériellement, à s'imposer par la puissance et l'argent. Ses buts ont plus de noblesse : exprimer tout ce qu'il porte en lui, mettre sa vie en harmonie avec ses goûts littéraires, devenir un « auteur » et, de préférence, un auteur dramatique.

L'orientation se précise très tôt, dans l'enthousiasme et la ferveur : retracer les étapes de ces années de jeunesse, c'est suivre l'éveil et l'épanouissement d'une vocation.



A peine est-il sorti de la première enfance que Louis Delluc se trouve transplanté dans la grande ville, Bordeaux. Il suit les cours d'une pension privée et, en 1899, entre en huitième au lycée, où il restera jusqu'à la fin de la cinquième.

La tradition veut que, souvent, les hommes célèbres aient été de médiocres élèves. Louis Delluc n'est pas de ceux-là : les palmarès du lycée de Bordeaux, que nous avons eu la curiosité de feuilleter, en portent témoignage. Sans doute, le prix d'excellence, enlevé aisément en huitième, passe-t-il en d'autres mains les années suivantes ; mais les résultats sont mieux qu'honorables et, à chaque distribution des prix, le nom de Louis Delluc trouve sa place dans la litanie des bons élèves.



En 1903, la famille Delluc s'installe à Paris, et, en octobre, Louis entre en quatrième au lycée Charlemagne, où il poursuivra ses études jusqu'au baccalauréat. C'est là qu'il rencontre celui qui va devenir son meilleur camarade, Léon Moussinac. Il n'oublie pas, pour autant, ses condisciples de Bordeaux, l'un d'eux surtout, Amédée Chaigneau, à qui il écrit régulièrement. Celui-ci a eu le bon esprit de conserver cette correspondance et nous a permis de la consulter; de mois en mois, d'année en année, on y voit s'affirmer des goûts littéraires, se dessiner une orientation.

Très vite, le collectionneur de timbres laisse la place à l'amateur de littérature et de spectacles. Le premier spectacle, c'est celui de Paris, que Delluc ne se lasse pas de décrire à son camarade bordelais, avec, peut-être, le désir secret d'éblouir l'ami de province. Agitation de la rue, monuments, musées, métro, automatic-bars, revues du 14 Juillet, visites de souverains étrangers : les yeux du nouveau Parisien se saoulent d'images et, bientôt, il fixera ces images, grâce à un appareil photographique qu'on lui a offert.

Le 15 août 1903, c'est l'enthousiasme pour une représentation théâtrale, la première à laquelle il assiste : *Michel Strogoff* au Châtelet. A mesure que l'adolescent grandit, il passe du Châtelet à l'Odéon et à la Comédie-Française : en 1906, tous ses jeudis sont consacrés aux représentations des classiques.

Ce plaisir du théâtre prolonge et enrichit le travail scolaire et les lectures, stimule la rédaction des premières œuvres littéraires. Avec autant de sérieux qu'à Bordeaux, Louis prépare ses compositions, se préoccupe des résultats. Mais le bon élève ne se contente pas des cours, des devoirs, des leçons. Il lit, il dévore, les classiques et les modernes, de préférence les auteurs dramatiques et les poètes, sans compter les revues

littéraires. Et il noircit des pages de cahier avec des tragédies, des romans, des poèmes : à quatorze ans, il a déjà écrit plusieurs tragédies.

De santé fragile, il doit parfois interrompre ses études; mais le malade met ce temps à profit pour ses lectures et ses travaux personnels. Les vacances voient, évidemment, la production littéraire s'accumuler : le temps est moins compté au lycée, de nouvelles images emplissent ses yeux, celles des environs de Paris où, dans de longues randonnées à bicyclette, il redécouvre la nature; dans ce rappel des horizons de son enfance le poète trouve une nouvelle source d'inspiration.

En 1905 — à peine a-t-il quinze ans — il se risque à envoyer un manuscrit à une revue, obtient un prix dans un concours de poésie. L'année suivante, il fréquente les milieux des revues poétiques. Le voici en première, élève de Gustave Rudler, et, en juillet 1907, c'est le succès à la première partie du baccalauréat, avec mention. La seconde partie s'annonce moins brillante : Delluc n'aime guère la philosophie et il tombe malade à nouveau. Ce qui ne l'empêche pas de proposer à l'Odéon deux comédies en un acte<sup>2</sup>, de rédiger régulièrement la critique théâtrale du *Petit Poète de Nice*, de publier des vers dans *Les Chimères* et surtout de faire paraître, grâce à la complaisance de ses parents, une plaquette de vers, son premier livre, *Les Chansons du jeune temps*, recueil de vers écrits de 1906 à 1908; simultanément, *Le Courrier de Paris-Provence* publie des *Profils de théâtre* qui valent à Louis Delluc les félicitations de Jules Claretie.

Décidément, la carrière d'homme de lettres s'ouvre au jeune bachelier. Mais, avec sagesse, il évite de se laisser griser. Et, en octobre 1908, il entre au lycée Henri-IV pour y préparer

2. Mais l'avis des lecteurs de l'Odéon sera défavorable !

le concours de l'École normale supérieure, rêve qui datait de 1904. Parmi ses condisciples, il trouve un ami : Marcel Jouhandeau. Cette amitié, conçue à la suite de longues promenades, d'échanges de vues, de discussions, durera plusieurs années jusqu'au jour où Jouhandeau laissera entendre à Louis la passion qu'il lui inspire. Dès lors, Delluc s'éloigne de Marcel qui, désespéré, tentera de se suicider<sup>3</sup>.

Louis Delluc a entrepris la préparation du concours avec l'application dont il a fait preuve jusqu'au baccalauréat, mais on devine chez lui d'autres préoccupations. Nous avons pu lire le texte d'un exposé qu'il présenta devant ses camarades le 23 avril 1909 : *De la nature du merveilleux dans le récit d'Ulysse*. L'auteur y montre sa connaissance du texte homérique mais révèle aussi, par de subtiles comparaisons, qu'il est très au courant des dernières créations du théâtre contemporain.

Sur la page de titre de son manuscrit il qualifie ses auditeurs d'« imbéciles ». On sent qu'il se détache d'un milieu trop scolaire à son gré, dont la discipline s'adapte mal à ses activités de critique théâtral. Il écrit occasionnellement dans *La Revue Française*, dont il sera bientôt un collaborateur régulier; pendant les grandes vacances de 1909, il se rend à Orange, envoyé par la revue, à l'occasion des représentations du théâtre antique. Et *Comœdia illustré* est prêt à lui ouvrir ses portes.

Dès lors sa décision est prise : en octobre 1909 il ne revient pas au lycée Henri-IV, abandonne la préparation du concours de Normale, se contente de suivre quelques cours de licence à la Sorbonne. C'est pour lui une manière de ne pas rompre brutalement avec l'université : le journalisme vient de le happer et, par le journalisme, l'auteur dramatique espère forcer l'attention des directeurs de théâtre.

3. Un épisode important de *Monsieur Godeau intime* rappelle cette rupture et le dénouement funeste qui faillit s'ensuivre.

**Journaliste et homme de lettres** • Delluc n'a pas encore atteint la vingtième année et il collabore à un journal spécialisé dans le théâtre : sa signature apparaît pour la première fois dans *Comœdia illustré* le 15 août 1910 et rapidement il prend, dans l'hebdomadaire de Brunoff, une place essentielle. Il signe de son nom, utilise des pseudonymes, veille à la mise en pages, travail qui le passionne, crée de nouvelles rubriques, en particulier une rubrique du music-hall et du caf'-conc', genres injustement délaissés selon lui<sup>4</sup>. Grâce à *Comœdia illustré*, il se lie avec des acteurs, des actrices, des directeurs de théâtre; il devient le familier d'Edouard de Max auquel il consacrera un livre de souvenirs<sup>5</sup>. Et il écrit des œuvres dramatiques : en 1911, Irénée Mauget monte au théâtre de verdure de Marnes-la-Coquette, puis au Pré-Catelan, *Francesca* ou *Comme la plume au vent*, une œuvre dans l'esprit de Rostand<sup>6</sup>. Trois autres pièces de Delluc seront représentées à des dates diverses : *Lazare le ressuscité*, *Edith Cavell*, *Ma femme danseuse*<sup>7</sup>. D'autres seront abandonnées à des confrères qui les remanieront et les signeront; d'autres enfin restent inédites.

Tout au long de sa vie, Louis Delluc demeurera fidèle à sa passion de jeunesse, sa passion du théâtre, même lorsque le cinéma semblera l'avoir pris tout entier, lorsqu'il aura si nettement marqué la distance qui sépare le théâtre du cinéma.

Mais l'heure de la conversion n'est pas encore venue. Pour l'instant, Delluc n'a d'yeux que pour le théâtre, le music-hall,

4. Nous avons retrouvé, dans les dossiers de Léon Moussinac, deux chansons écrites par Delluc et mises en musique par de Buxeuil.

5. *Chez de Max*, 1918.

6. Publiée la même année par Bernard Grasset.

7. Sans compter un ballet parlé, *La Princesse qui ne sourit plus*.

le café-conc' et le cirque. Le cinéma, il le déteste. Ceux qui l'ont connu à cette époque-là nous ont rapporté ses sarcasmes. Lui-même nous a avoué<sup>8</sup> :

*Le cinéma, je l'ai détesté. Ah, que j'ai détesté le cinéma! Avant la guerre, je n'y allais jamais, sinon contraint et forcé. Et comme, en ce temps lointain, nous n'admettions guère d'être contraints et forcés...*

*De loin en loin, je me laissais traîner dans une salle du boulevard par des amis comédiens qui voulaient se voir.*

*(...) J'avais vu trop d'horreurs pour être indulgent et affectueux à cette triste mécanique. Les assauts de catch as catch can, les matches de tango, les excentriques de l'Alhambra, les danseuses de la Cigale, les Ballets russes, Parsifal et Ida Rubinstein, toutes merveilles diverses que Paris réunissait suffisaient à mon plaisir de beauté.*

*Et, comme tout le monde, je tins le ciné en mépris.*

Jean Hervé l'a présenté à une belle actrice d'origine belge qui adore Verhaeren et va bientôt incarner Sygne de Coûfontaine dans *L'Otage* de Claudel : Eve Francis. Un jour elle réussit à entraîner Delluc dans une salle des Boulevards<sup>9</sup>. Mais pendant la projection Delluc semble ailleurs, ferme les yeux, s'indigne à mi-voix; au cours de l'entracte, il se gausse des « gueules des spectateurs ». A la sortie, Eve Francis se risque, conciliante, à un : « *Pas de chance, ce soir.* » Et Delluc de répliquer froidement : « *Ni jamais! Nous irons voir les mimes.* » Seules, des images documentaires ont mérité son indulgence : la mer, les bateaux, un avion au-dessus de Versailles. Quelques instants de vérité dans un spectacle où tout est ridicule.

8. *Cinéma et Cie*, pp. 11-12.

9. Voir Eve Francis, *Temps héroïques*, pp. 62-65 (Editions Denoël). La plupart des détails que nous donnons ici sur cette période de la vie de Delluc sont empruntés à ce livre, où Eve Francis a raconté ses souvenirs d'une plume alerte.

Delluc et son amie courent d'un théâtre à l'autre, fréquentent Médrano, l'Alhambra, s'enthousiasment pour les ballets russes, se retrouvent dans des cafés ou des bars à la mode, devant un pale-ale ou un cocktail. Eve Francis travaille son rôle de Sygne sous la direction de Lugué-Poe, fait un saut à Bruxelles pour jouer *La nouvelle Idole* de François de Curel ou *Les Erinnyes*, avec Paul Mounet, compatriote et ami de Delluc; de son côté, Delluc organise des soirées mondaines, une matinée au Trocadéro, écrit des œuvres dramatiques.

Son triomphe dans *L'Otage* vaut à Eve Francis des invitations dans les milieux les plus fermés, et Delluc s'irrite contre tous ces gens qui accaparent la jeune actrice.

Juillet 1914 : Eve Francis se baigne à Ostende, où l'on ne croit pas à la guerre. Mais à la fin du mois cependant les événements se précipitent et, le 27, elle regagne Bruxelles où Delluc vient la rejoindre le lendemain. Il découvre Bruxelles avec émerveillement et, bien que peu passionné de politique, va écouter Jaurès au Nouveau Cirque. Mais la guerre, maintenant, semble inéluctable. Delluc rentre à Paris le 31, laissant Eve Francis dans une Belgique qui espère rester neutre.

L'invasion de la Belgique ramène Eve Francis et ses sœurs à Paris, où Delluc, réformé, les accueille dans la nuit du 24 au 25 août. Quelques jours plus tard, il les dirige vers son Périgord natal, car l'armée allemande avance vers Paris. Bientôt il va les rejoindre.

Après la bataille de la Marne, Paris recommence à vivre. Delluc et Eve Francis regagnent la capitale. *Comœdia illustré* a cessé de paraître : Delluc est engagé à *L'Intransigeant* de Léon Bailby, « comme secrétaire du secrétaire de rédaction »<sup>10</sup>. Son travail de journaliste ne lui suffit pas : il écrit des poèmes

10. *Ibid.*, p. 287.

de circonstance, que son ami de Max déclame un peu partout : *Chanson de route d'un qui n'est pas parti, La Marche funèbre des Hohenzollern*<sup>11</sup>. Il entreprend deux romans : *Monsieur de Berlin*, violent pamphlet contre Guillaume II, et *La Guerre est morte*, ouvrage d'un ton différent, où l'on devine un esprit pacifiste.

Eve Francis part en tournée à travers la France avec un conférencier belge; pendant ses séjours à Paris, elle fréquente le salon d'Hélène et Philippe Berthelot, à qui elle a été présentée par Paul Claudel. Bientôt elle part avec l'auteur de *L'Otage* pour une tournée de propagande en Italie, au désespoir de Delluc qui envoie chaque jour des lettres angoissées : « *Tu as donc besoin d'une autre âme pour compléter la mienne ? Tu l'admires, dis-tu. Tu te plais en paroles où je ne suis pas ? Tu y es tout entière. Est-ce enthousiasme, amitié, joie, amour ? (...) Tu es jeune, belle et cruelle. J'ai tant d'amour. Faut-il vivre ? Si j'étais mort tu m'aimerais de t'avoir aimée ainsi*<sup>12</sup>. »

Claudel termine seul sa tournée italienne : Eve Francis rentre en France pour obéir à un contrat de théâtre mais, en arrivant, elle apprend que la pièce est retardée. Elle retrouve Delluc et ses mots envoûtants.

Pour Eve et Louis ces premières années de la guerre sont des années de travail et de passion : Eve Francis signe des engagements pour Paris, pour la province; quand elle s'éloigne de la capitale, Delluc court la retrouver. Grimaud, Arles, Eze, la Turbie : les noms de ces localités se retrouvent à la dernière page des œuvres rédigées par Delluc dans les premières années de guerre.

11. Publiés en 1918 avec le ballet *La Princesse qui ne sourit plus*, Paris, L'Édition.

12. Cité par Eve Francis dans *Temps héroïques*, p. 308.

D'un trait ferme, presque sans ratures, il écrit des pièces de théâtre (*Histoire d'un fou*, *Edith Cavell*, interdite au moment d'entrer en répétitions chez Gémier et représentée en Italie, *La Vivante*, *Un mariage à Marseille*, *Trois enfants dans une étoile*, *Lapin et Zoizeau*), encore des poèmes pour de Max<sup>13</sup>, des romans (*Les Secrets du confessionnal*, œuvre de méditation morale dominée par la figure d'un Socrate chrétien et par la sérénité des paysages basques; *Le train sans yeux*, qui porte en lui les promesses d'un film<sup>14</sup>).

**Le choc de Forfaiture** • A Paris, Eve Francis et Delluc reçoivent, comme beaucoup, le choc de *Forfaiture* (*The Cheat*)<sup>15</sup>. Tous les historiens du cinéma ont, à juste titre, souligné l'importance de ce film, l'enthousiasme qu'il provoqua auprès des professionnels, du public cultivé et de la masse.

La guerre avait porté un coup sévère au cinéma français mais, paradoxalement, avait ouvert les voies à une plus large compréhension du cinéma. D'abord parce que le cinéma était en mesure de prendre aisément la relève du théâtre en des heures où l'activité théâtrale était rendue précaire; permissionnaires, gens de l'arrière trouvaient dans le cinéma une détente que peu de théâtres étaient en mesure de leur offrir. Plus subtilement, la guerre avait donné aux esprits et aux cœurs une réceptivité aiguë pour les images muettes, selon un phénomène qu'Alexandre Arnoux a su mettre en évidence : « Peut-

13. Certains réunis sous forme scénique seront représentés à l'Opéra le 27 juin 1917 au cours d'une matinée de la Croix-Rouge roumaine. Ils constituent le « ballet parlé » *La Princesse qui ne sourit plus*.

14. Qui devait être tourné par Baroncelli et le sera, plus tard, par Cavalcanti.

15. Voir plus loin le texte où Eve Francis rapporte ses réactions et celles de Delluc.



être la guerre, en rompant nos cadres, nos habitudes, notre vie, a-t-elle contribué à l'essor du cinéma, a-t-elle accru le pouvoir des images et du silence et nous a-t-elle inclinés vers un état de barbarie visuelle et taciturne, de délire muet, de rêve concret<sup>16</sup>. » Pour répondre à ces besoins il fallait des œuvres fortes où les possibilités du cinéma seraient utilisées avec habileté : le film de Cecil B. de Mille était une de ces œuvres-là, comme le seront, dans des styles très différents, les « serials », les films de Charlot, les films de la Triangle.

*Forfaiture* avait sur eux deux atouts supplémentaires : la rigueur dramatique d'un scénario qui, aux yeux d'un public admirateur d'Henry Bernstein, apportait au cinéma ses lettres de noblesse, et l'interprétation de Sessue Hayakawa.

Mais ces deux atouts faussaient le jeu, comme l'a bien senti Delluc. Car, finalement, le public admirait dans le film ce qui était le moins nouveau : le scénario et l'interprétation.

Les professionnels, eux, s'enthousiasmaient pour la technique de Cecil B. de Mille et s'appliquèrent à la copier grossièrement.

Delluc a noté toutes ces nuances et il reconnaît le rôle que *Forfaiture* a joué dans sa conversion : « *Des résistances luttaient encore en moi. Il fallut Forfaiture pour tout démolir* ». Il n'ignore pas cependant que *Forfaiture* est un film sans génie, qui échappe à la banalité grâce à son admirable composition, parfaitement équilibrée. Mais son mérite essentiel, pour des yeux avertis, c'est de dévoiler les richesses visuelles de l'art nouveau. Là où le public admire un scénario et un acteur, les cinématographistes une technique, Delluc voit d'abord une promesse.

16. *La guerre et la découverte du cinéma* (Revue du Cinéma, 1<sup>er</sup> mai 1931). Cité par René Jeanne et Charles Ford qui, dans leur *Histoire encyclopédique du cinéma*, t. I, pp. 169-179, ont admirablement analysé la découverte du cinéma américain par les Français.

*Avec Forfaiture, dit-il, je m'aperçus à la fois de la beauté insoupçonnée de cet art et de l'incompréhension vigoureuse du public. Ce succès de Forfaiture ne révéla pas le ciné à ceux qui l'ignoraient. Le scénario seul fit courir tout Paris comme l'eût fait une bonne pièce d'Henry Bernstein. Et l'on ne voulut réellement découvrir que le Japonais. (...) Presque personne ne pensa de fait à la nouveauté absolue du cinéma, art complexe, subtil, rare, puissant et rebutant.*

Avec sa lucidité coutumière, Delluc a admiré dans *Forfaiture*, par-delà l'œuvre elle-même, toutes les possibilités du cinéma qu'elle laissait entrevoir. Lorsqu'on examine le film aujourd'hui, on ne peut que souscrire à ce jugement nuancé.



*Forfaiture*, puis *Charlot*, *Rio Jim*, *Pearl White*, *Griffith*, *Ince* : la révélation était venue d'Amérique, à un moment où les professionnels français se méfiaient du cinéma américain. Défendre la vérité, la beauté, la poésie au cinéma, c'était obligatoirement proposer les films d'outre-Atlantique comme exemples; c'était aussi susciter les méfiances des Français, engager une bataille contre la routine et l'incompréhension. Delluc se lance avec fougue dans cette bataille lorsque H. Diamant-Berger, en 1917, lui ouvre les colonnes du *Film*. Il n'en continue pas moins à écrire des vers, des romans, des pièces de théâtre.

Le 16 janvier 1918, Eve Francis et Louis Delluc se marient à la mairie du huitième arrondissement et à Saint-Philippe-du-Roule. Mais quelques jours après, Delluc est mobilisé, affecté dans un bureau des Stocks et Réquisitions, occupation qui semble lui laisser quelques loisirs pour ses activités personnelles. L'uniforme ne lui plaît guère et, chaque fois qu'il le peut, il reprend les vêtements civils. Mais un jour, un supérieur le

surprend « en civil ». La sanction arrive bientôt : une mutation à Aurillac, où il va faire connaissance avec les services de santé de l'arrière.

Cet éloignement de Paris, Delluc le subit avec amertume : Germaine Dulac, à qui Eve Francis l'a présenté<sup>17</sup>, va tourner pour Louis Nalpas le scénario que Delluc vient de rédiger : *La Fête espagnole*. Et c'est le moment où on l'expédie en Auvergne ! Il réussit néanmoins à continuer sa collaboration au *Film* puis à rédiger ses chroniques pour *Paris-Midi*, à partir de 1918.

Le dépit d'avoir été exilé, l'horreur de ce qu'il a vu à Aurillac lui inspirent un livre féroce, *La Danse du scalp*, primitivement intitulé *L'escorché*, où il n'épargne ni les médecins, ni le personnel subalterne des hôpitaux militaires ; en contrepoint de ces pages violentes, Delluc fait apparaître tout au long du livre le visage de Mahée, sa femme, dans une composition très cinématographique où l'âpreté et la sérénité se complètent et se renforcent.

En juillet 1919, Delluc était encore à Aurillac. Dès sa libération, il part rejoindre à Nice l'équipe de *La Fête espagnole*.

**Les dernières années** • À partir de 1920, la vie de Louis Delluc se confond avec son œuvre. Le retour à la vie civile semble avoir décuplé ses forces : il écrit des contes, des romans<sup>18</sup>, publie *Photogénie* et *Charlot*, dirige *Le Journal du Ciné-Club*, puis *Cinéa*, organise des présentations de films, suit de près les répétitions de son *Lazare le Ressuscité*, tourne deux films en 1920, trois films en 1921, un film en 1922, un film en 1923. Il fait la chasse aux

17. Eve Francis avait travaillé avec Germaine Dulac pour *Ames de fous*.

18. *Le Dernier sourire de Tête-Brûlée, Chagrine, demoiselle photogénique*.

commanditaires, peu enthousiastes pour des entreprises dont le succès commercial est loin d'être assuré, et il réussit à trouver des concours financiers. Dans son bureau de la rue de l'Elysée, il s'efforce de donner vie à ses multiples idées. Coquetterie suprême, il travaille beaucoup, mais cultive la nonchalance et le flegme.

Mais il a beau travailler, son budget est toujours en retard de quelques « louis », des usuriers le harcèlent. Bientôt un drame va bouleverser sa vie privée.

Soucis financiers, soucis plus intimes, activité fiévreuse : il en faudrait moins pour abattre les plus solides. Et Delluc n'est pas des plus solides ; son adolescence a été malade et sa vie de journaliste parisien et de cinéaste exigeait une robuste constitution.

Tout paraît s'écrouler autour de lui : les bars lui offrent un refuge et le noctambulisme une consolation. Lui qui croyait, mi-plaisant, mi-sérieux, avoir vécu une existence antérieure, il recherche un soutien moral auprès d'une célèbre cartomancienne, Mme Fraya. Piètres remèdes quand la phtisie menace.

Au début de 1924, après le tournage de *L'Inondation*, Delluc, affaibli moralement et physiquement, décide d'aller se reposer au Pays basque, à Hendaye : ce climat, cette lumière, ces horizons qu'il a toujours aimés lui apporteront, espère-t-il, l'apaisement du corps et du cœur. « *C'est la grande tasse d'air iodé, comme une gifle, écrit-il à l'un de ses proches collaborateurs. Ce sera le knock-out ou... ?* »

L'air iodé, le repos ne suffisent plus. Delluc rentre à Paris sans avoir recouvré la santé. Il doit s'aliter et, le samedi 22 mars, il s'éteint au domicile de ses parents, 5, rue de Beaune. Ses obsèques ont lieu le lundi 24 : après une cérémonie religieuse en l'église Saint-Thomas d'Aquin, le corps est inhumé au cimetière de Bagneux.



*L'Homme des bars, Le Dernier sourire de Tête-Brûlée* : les titres même de ces livres disent le désenchantement de Delluc, le désespoir du solitaire qui essaie de s'étourdir et d'oublier. Ses dernières semaines, il les avait vécues dès 1916, lorsqu'il écrivait *Les Secrets du confessionnal*, roman prémonitoire qui émeut comme un journal intime écrit huit ans à l'avance. Rien ne manque à ces pages : le héros désemparé à la recherche d'une sagesse supérieure, le pays basque, l'hôtel d'Hendaye, et Pia Solar, *Unica tu Pia*. Il suffit de les reprendre pour lire dans le cœur de Delluc :

*Adieu, Pia!*

*Est-ce que je t'aimais ? Je n'en sais plus rien. Je ne sais plus rien du tout. Je crois même que je ne pense pas à toi et c'est extraordinaire.*

*Peut-être ai-je visité ce petit Hendaye au temps où je vivais comme les autres hommes. Il fait si clair en moi et hors de moi que je renonce à l'effort de chercher. Les platanes bruissent au vent marin. Le tramway sonne, qui court vers la plage. Et machinalement, je me nomme les crêtes pyrénéennes qui courent la frontière d'Espagne en face de moi.*

*Il faut que je pense à elle. Il faut que je pense qu'elle m'aimait, et je ne vais pas vivre avec les hommes, mais je vais vivre avec elle. Et puis je mourrai.*

*Je t'aime, Pia.*

*La brise plus insistante souffle vers moi la tiède et un peu âpre odeur de ces montagnes. Cela s'explique et ne s'explique*

- |                        |                          |
|------------------------|--------------------------|
| 1. Georges Méliès      | 16. Max Ophuls           |
| 2. M. A. Antonioni     | 17. René Clair           |
| 3. Jacques Becker      | 18. Jean-Luc Godard      |
| 4. Luis Bunuel         | 19. Joris Ivens          |
| 5. Alain Resnais       | 20. Jean-Pierre Melville |
| 6. Orson Welles        | 21. Luchino Visconti     |
| 7. Jacques Tati        | 22. Louis Feuillade      |
| 8. Robert Bresson      | 23. Sergei M. Eisenstein |
| 9. Fritz Lang          | 24. Louis Malle          |
| 10. Alexandre Astruc   | 25. Keaton & C°          |
| 11. Joseph Losey       | 26. Andrzej Wajda        |
| 12. Roger Vadim        | 27. Jean Cocteau         |
| 13. Federico Fellini   | 28. Jean Epstein         |
| 14. Abel Gance         | 29. Louis Lumière        |
| 15. Roberto Rossellini |                          |

La collection « CINÉMA D'AUJOURD'HUI » se propose de situer à leur place les plus grands auteurs de films. Elle est consacrée aux architectes de l'image et du mouvement, à ceux qui inventent chaque jour le langage de notre temps. Chaque volume comprend une étude rédigée par un critique qualifié, un important choix de textes du cinéaste lui-même, des extraits des découpages de ses principaux films, enfin, une documentation filmographique et bibliographique et de nombreuses illustrations.

Éditions Seghers

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

